

D 1166



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	<i>Rédaction et administration</i>	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	France : 3 fr. par an
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5 ^e)	Pologne : 2 zlotys
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	
	Téléphone : Odéon : 82-10	



L'ÉTÉ. — COMPOSITION DE SOPHIE STRYJENKA

B.U.C. LILLE 3



D 021 947471 0



Pèlerinages Polonais en France

LE DERNIER PÉLERINAGE A LA TOMBE DE SLOWACKI

Notre France possède plus d'un lieu sacré au cœur des Polonais.

Pendant l'oppression, alors qu'officiellement la Pologne n'existait plus, ses enfants exilés se rassemblaient chaque année, au printemps, au cimetière Montmartre, sur la tombe de Jules Slowacki, le poète qui leur avait rendu l'espoir de la libération.

Le pèlerinage a persisté après la guerre. Il était organisé par la Société de Gymnastique : « Sokol » (Le Faucon). On y voyait, sous les étendards de la Société, les figures les plus disparates : médecins, avocats, étudiants, mineurs, manœuvres, artisans, grands seigneurs. Mais l'allure du cortège était surtout populaire, et l'on était ému de voir quelle fidélité les pauvres gens gardaient au poète dont ils n'eussent pas compris sans doute toutes les œuvres, mais dont ils révéraient instinctivement le génie. Des petites filles, vêtues en Cracoviennes, jolies comme des poupées parmi les rubans qui flottaient à leur coiffure, déclamaient les strophes de « Mon Testament », ou tel autre poème de Slowacki. Les chœurs entonnaient l'hymne national. Puis venaient les orateurs. Invitée une fois à prendre la parole, je tins à dire l'allégresse que me causait cette cérémonie du cimetière Montmartre : car elle était vraiment une fête, la fête de l'esprit immortel, qui vit au-dessus des tombes. L'âme de Slowacki ne continuait-elle pas à remplir d'amour et de force les générations qui venaient lui rendre hommage ? Et je déposai sur la dalle du tombeau une brassée de fleurs printanières, les plus fraîches que j'aie pu trouver, des branches de pommier.

Aujourd'hui, Slowacki est rentré d'exil. Il repose dans les caveaux du Wawel, auprès des rois de Pologne, et dans la même crypte que Mickiewicz, son rival de gloire, dans sa patrie libérée.

Mais il y a d'autres lieux où la France et la Pologne peuvent célébrer leur amitié, faite d'enthousiasmes et de sacrifices.

Nous étions rassemblés à la Targette, dans les plai-

nes de l'Artois, le 22 mai. Les représentants des gouvernements français, polonais, tchèque, belge, anglais, américain, les délégués des associations franco-polonaises, les fanfares et les orchestres, et la foule, la foule énorme, innombrable des ouvriers polonais du Nord et du Pas-de-Calais. Ils étaient venus de leurs mines, de leurs usines, et nous étions venus de Paris, pour nous rencontrer au pied du monument qui vient d'être élevé à la mémoire des volontaires polonais tombés en 1915 à la Targette.

De quel élan ces pauvres garçons avaient défendu notre pays contre l'envahisseur ! Ils l'avaient repoussé, mais la plupart d'entre eux avaient été tués. Un commandant français fit défiler ses soldats, en signe d'honneur, devant les rares survivants, blessés et déguenillés. L'un de ces rescapés, le Dr Hufnagel, est là. Il évoque ses compagnons, tombés de si grand cœur pour notre cause. Puis, c'est le père de deux de ces héros, qui vient rappeler la mémoire de ses fils. Des jeunes filles françaises à leur tour remercient les volontaires polonais.

L'Ambassadeur, très ému, rappelle à cette foule polonaise que nous avons fait venir chez nous pour relever les ruines de la guerre, qu'elle doit continuer l'œuvre de fraternité de ces morts. Il dévoile le nouveau monument, qui n'est bientôt plus sous les gerbes et les couronnes qu'un monceau de fleurs. Les sociétés polonaises défilent devant lui, longtemps, longtemps... Sokols, chorales, sociétés d'assistance, sociétés Pilsudski, sociétés d'instruction populaire, confréries, patronages, avec leurs bannières, leurs insignes, leurs czapkas, leur façon de saluer, elles nous transportent en Pologne... On peut se croire à Katowice, à Czenstochowa... Mais ces Polonais sont les frères de ceux qui gisent là, sous la terre d'Artois, et à la façon dont ils saluent le monument, dont ils regardent leurs amis français, on est sûr qu'eux aussi voleront à notre secours, si nous sommes de nouveau menacés.

ROSA BAILLY.



DOZYNKI. — Les « dozynki » sont les fêtes de la moisson. Les paysannes tressent des couronnes d'épis et de fleurs, ou des sortes de suspensions, également avec du blé et des corolles, et vont, musique en tête, les offrir aux propriétaires.

Les paysannes que voyez là sont de la province de Poznan. Admirez la gaieté de leur diadème fleuri et la finesse de leurs tabliers de dentelles.

LA TIRELIRE

Un petit garçon a reçu un sou

Père m'interpelle après le potage :

— Ainsi, tout d'un coup, sans rime ni raison, te voilà avec un sou entier ?

Je rougis d'orgueil.

— Ce doit être la première fois qu'une pareille chose arrive, continue père ; un si petit garçon qui a son argent à lui ! Il faut y penser sérieusement.

Là réunion du conseil de famille a lieu après le déjeuner. Père préside, assis dans un fauteuil, appuyant son index sur le nez, d'un air songeur. Il apparaît que « la chose n'est pas du tout si simple que l'on croit ». Mon sou peut me procurer des bonbons au sirop, pour un sou. Il peut me procurer du miel turc, pour un sou, ou un pruneau enfilé sur un bâton, ou un fruit confit, pour un sou.

Je suis surpris de ma propre richesse.

Avec ce sou, je peux aussi m'acheter divers objets « durables ». Ça reste plus longtemps que des sucreries. Pense donc ! Une fois mangées, tu les oublieras. Et un objet ne disparaît pas, il « dure ».

Pour un sou, on peut avoir un tube de couleur jaune, blanche, verte, saumon, outremer. Par malheur, il faut compter deux sous pour le carmin. On peut aussi avoir du fil, de mauvaise qualité, mais tout de même du fil.

Bref, il y a trois façons d'employer mon sou : le dépenser sur-le-champ en friandises, acheter un objet

quelconque, ou encore le cacher, le garder afin qu'il pousse...

Je ne comprends pas comment il peut pousser. Par où ? La seule chose qui puisse pousser, j'en suis convaincu, c'est le « pain de Saint-Jean ». Le pain de Saint-Jean pousse parce qu'il a des pépins. On enfonce les pépins dans la terre, et des racines blanches en sortent au bout de quelques jours. Le sou, lui, n'a pas de pépins.

Mon père réfute hardiment mes objections. Le sou va grandir ; il ne lui faut que du calme, de l'obscurité, de la chaleur et de la compagnie. Il ne doit pas s'ennuyer !

Où mettre le sou, pour qu'il ait du calme, de l'obscurité, et pour qu'il ne s'ennuie pas ?

Je décide de le placer sous le tapis. Père trouve que j'ai tort, sa tirelire étant un endroit rêvé pour mon sou.

— Si tu ne le dépenses pas, dit-il d'un ton persuasif, tu peux faire des économies. Dans la tirelire, il va se reposer, il aura chaud ; les autres sous, et peut-être les francs eux-mêmes, lui conseilleront de transpirer. Nous, les gens, nous ne le verrons pas, mais le sou va se mettre à suer dans le noir, à grossir, et il en sortira deux autres sous, trois, quatre, cinq, neuf, peut-être dix ! Il deviendra alors une pièce de nickel, puis une pièce d'argent. De la pièce en argent, il en sortira une grosse qui sera en or.

— Et après, il ne pourra plus rien en sortir ?

— Après, prévoit mon père, si le franc y met du sien, il en sortira peut-être un louis !

— Dans cent ans ?

— Plus vite, s'il ne s'ennuie pas.

— Et que sortira-t-il d'un sou, en un mois ?

— En un mois, il peut devenir tellement gros qu'il y en aura deux. Alors, on pourra déjà acheter du carmin. Et, dans quelques mois, ce sera plusieurs carmins !...

Cette explication me va droit au cœur ; deux routes s'ouvrent devant moi : la route du plaisir, si j'achète des sucreries, et la route de la raison, si je mets le sou dans la tirelire.

Et quelle tirelire !

Elle est toujours sur le bureau, à côté de l'encrier, près du couteau en ivoire. Le cliquetis des monnaies d'argent s'y mêle au bruissement des billets ; elle est censée contenir des louis d'or, — ce qui n'exclut pas les « vulgaires sous ».

— Ecoute, dit père en brandissant la tirelire au-dessus de mon oreille. Tu entends ce petit bruit contre la cloison?... Quelle impatience ! Les menues monnaies sont toujours pressées, comme les enfants.

La tirelire est en grès, presque de la taille d'une tête humaine. Elle a même les attributs d'une tête : par derrière, des cheveux ; par devant, une figure hilare rappelant d'une manière frappante le commis qui nous vend du fil dans la boutique de Nüremberg, en bas, dans notre maison.

C'est toujours lui. Chaque fois que nous y descendons avec maman, c'est lui qui nous donne tous les articles.

Il ressemble exactement à notre tirelire. La même raie dans les cheveux, le même front luisant et jaune, les sourcils noirs, les yeux fixes, attentifs, la même tache de lumière sur un nez terreux, la bouche rouge, épaisse, allant d'une oreille à l'autre, et la même crevasse noire entre les dents.

Il se nomme Zimler, comme la tirelire, dénommée « Zimler » par mes parents.

— Si tu y tiens vraiment, lance père comme conclusion à son discours, tu peux aider ton sou d'une autre façon. Tous les gens raisonnables agissent ainsi. Le sou peut augmenter dans la tirelire, et tu l'aideras « du dehors » en travaillant. Ainsi, tout ira plus vite.

Maman s'oppose toujours à cette sorte de travail, qui consiste à attraper les mites. Mais, le cas échéant, père favorise ce mode de gain.

— Eh bien, mon fils ?

— Eh bien ! je vais le cacher ! Je vais cacher ce sou.

L'acte prend des proportions solennelles. Je saisis sur le bureau le cliquetant Zimler, et je le pose tranquillement sur la table à café. Père me conseille « à tout hasard » de réfléchir encore une fois. Je crie avec ardeur que c'est désormais superflu.

C'est superflu. Une masse de sous futurs s'agite dans mes pensées et dans mon cœur ; dans l'éloignement d'une centaine d'années au cours rapide, un louis rond rayonne comme un soleil.

Mais Zimler attend à côté de la tasse bleue. La même tache de lumière luit sur son nez, une ombre noire se condense entre ses lèvres, tente mon sou et l'attire vers l'intérieur.

— Alors ? demande mon père en levant le doigt.

Je jette la pièce d'un mouvement intrépide ; Zimler l'avale le plus placidement du monde.

Je dois signaler sans tarder la chose suivante : ce Zimler en grès que nous avons maltraité bien des fois,

que nous avons fait rouler sur le Nil-moquette pendant nos fréquentes pérégrinations aux sources du « fleuve sacré », ce Zimler me paraît du coup plus important, plus respectable, et aussi plus faible, plus fragile. Car, à l'intérieur de lui, dans la chaleur, à l'ombre, mon carmin futur se prélassa, sue sans doute déjà si ce n'est un canif, ou peut-être un plumier, — enfin, mon nouveau sou de cuivre.

— A-t-il déjà poussé un peu ? demandé-je après un instant.

Le lendemain matin, je cours dare-dare scruter les yeux durs de la tirelire ; car je suis persuadé qu'il s'y trouve quelque chose en plus. Le sou a dû augmenter, d'un bourrelet imperceptible, mais il a certainement, certainement augmenté.

Les gens disent que l'économie incite au travail. C'est exact. Les paroles de père ne restent pas sans écho. J'entreprends d'aider « du dehors » le sou qui « transpire ». Durant des journées entières, j'organise de grandes chasses aux mites. Je les poursuis derrière l'armoire, sous la table, dans notre chambre, et autour du tapis.

C'est un labeur pénible et dangereux. Pénible, car il faut déplacer des objets ; dangereux, car il est facile de démolir quelque chose en route. C'est un labeur pénible, dangereux, hérissé de difficultés légales.

Vu que nous avons abusé souvent de la confiance de père, qui payait consciencieusement deux centimes pour vingt mites (pour vingt, vu mon incapacité à calculer au delà), une mite tuée n'est pas valable si quel qu'un de sérieux ne peut certifier son trépas.

Comment trouver une personne sérieuse ? Les frères ne peuvent pas témoigner l'un pour l'autre, — ce serait trop partial.

Les femmes ne sont pas de bons témoins. Maman dédaigne notre travail sanguinaire ; la cuisinière Philippine ne quitte pas ses fourneaux et riposte invariablement que les témoins « prennent toujours quelque chose pour leur rhume ».

Il ne reste donc que le vieux domestique Thomas. Je dois avouer que c'est un témoin loyal et sérieux. Ses vertus lui confèrent une dignité quasi officielle : il a servi dans l'armée, il porte des favoris qui le font vaguement ressembler à l'empereur. Quand il affirme par exemple avoir vu mourir une mite, c'est un peu, un tout, tout petit peu comme si l'empereur l'affirmait. Même quand il conteste « la mort », sa ressemblance avec l'empereur ne s'atténue pas.

Mais c'est la croix et la bannière pour obtenir le témoignage de Thomas ; il faut dire que la chasse le gêne pour balayer.

— Tu n'as que les mites en tête, répond-il à mes prières.

Et il glisse sur le parquet avec ses brosses rapides.

Etant donné la malveillance de Thomas, le résultat de mes chasses laisse à désirer. Je tue, je tue, et je ne retire qu'un bénéfice minime.

Rien d'étonnant qu'en cette période si dure, j'en vienne à envier souvent notre Zimler. Ne vaudrait-il pas mieux être une simple tirelire ? Je dois remuer, chercher derrière le sofa, fouiller dans les gros ressorts des fauteuils. Zimler, une joyeuse tache de lumière sur le nez, rit de bon cœur entre l'encrier et le couteau d'ivoire ! Moi, je sue et je trime ; en lui, dans la pénombre et la chaleur, les sous se multiplient d'eux-mêmes et poussent.

JULES KADEN-BANDROWSKI.

(Extrait de : « Ma Ville et ma Mère » traduit par Hanka Bastianello).



LA CATHÉDRALE DE LUBLIN

AVIATION ET SPORTS

Rappelez-vous ! L'an dernier, nous pleurions la mort de Zwirko et Wigura, les deux aviateurs polonais vainqueurs du Challenge international à Berlin, dont une tempête brisait l'avion juste après leur triomphe.

Cette année, la Pologne remporte une nouvelle victoire. Le capitaine Skarzynski, sur un avion de tourisme de construction polonaise, — un vrai joujou, mais des plus résistants — se rend de Varsovie à Lyon, de Lyon à Casablanca, puis à St-Louis du Sénégal, et traverse d'un coup d'aile l'Atlantique. Il va se poser au Brésil, non pas même sur la côte, mais à l'intérieur des terres. Il bat ainsi le record du monde de distance, ayant franchi en 19 h. 30 la distance de 3.590 kilomètres.

Un bel exploit !

Ne croyez pas que ce champion soit parvenu facilement à l'accomplir ! Il lui a fallu une rare énergie pour vaincre la malchance :

Né en 1899 et sorti en 1919 de l'Ecole d'aspirants, le capitaine Skarzynski, alors sous-lieutenant, part pour le front où il est blessé. A peine guéri, et sur sa propre demande il prend part à la bataille de Varsovie et, en qualité de commandant de compagnie est sérieusement blessé au genou par un éclat d'obus. Après plusieurs opérations et de longs mois passés à l'hôpital le capitaine Skarzynski prend du service dans le bureau du département d'infanterie du ministère de la Défense Nationale. Très actif, le capitaine Skarzynski ne peut se satisfaire de son travail de bureau. Il rêve de faire de l'aviation. Présenté deux fois à la commission mé-

dicale il est disqualifié. Ce n'est que la troisième commission qui lui accorda l'autorisation demandée !

**

La « Tribune des Jeunes » qui paraît à Varsovie en plusieurs langues, nous dresse le bilan des Jeux Olympiques en 1932.

« Pour raison d'économie notre équipe a été réduite à sa plus simple expression. Ne pouvant en imposer au monde par le nombre des concurrents il a fallu, à la quantité, suppléer par la qualité. Notre équipe traduisait exactement la valeur du sport polonais. Il y eut des concurrents polonais aux épreuves d'athlétisme, masculin et féminin, d'aviron, d'escrime. Quelle fut la moisson de l'expédition polonaise ? Les athlètes légers enlevèrent deux médailles d'or et une de bronze. Janusz Kusociński, par sa victoire sur piste de 10 klm. brisa l'hégémonie finlandaise dans la course à longue distance. Un accident l'empêcha de prendre part à la course de 5 klm où, à coup sûr, il l'eût emporté. La femme, « la plus rapide du monde », Mlle Walasiewicz a battu ses rivales dans la course à 100 mètres, alors que, pour le lancement du disque, la recordwoman du monde, Mlle Weiss, s'est adjugé la troisième place. Nos rameurs ont été gratifiés d'une médaille d'argent et de deux médailles de bronze. Les escrimeurs se sont classés troisièmes dans les épreuves par équipes au sabre, en se faisant accorder une médaille de bronze. Le concours d'art olympique a valu à un de nos sculp-



UN CHAMPION POLONAIS : PETKIEWICZ

teurs une médaille d'or. Tel est le bilan de la participation de la Pologne aux jeux olympiques.

Dans la période qui suivit, notre athlète léger, Kusocinski a battu tour à tour ses concurrents les plus dangereux en confirmant sa réputation de successeur de Nurmi dans la course à longue distance. Actuellement, encouragés par leurs performances, nos athlètes s'entraînent en vue de la prochaine saison.

Voyons maintenant les progrès réalisés dans d'autres branches du sport en Pologne, en cette année de la 10^e

Olympiade. Les simples faits en diront aux sportsmen plus long que tous les commentaires.

Nos tennismen ont pris part aux championnats annuels pour la Coupe Davis. Victorieux de la Hollande (4:1) ils ont cédé aux Anglais (1:4). Nos meilleurs joueurs, Jedrzejewska et Tloczynski, ont remporté des succès sur les courts de la Côte d'Azur, à Wimbledon et ailleurs. Le champion de Pologne Hebda a battu entre autres la dixième raquette du monde, Menzel. Le tennis en Pologne se développe à une vive allure et se classe honorablement dans les rencontres internationales.

Les footballistes polonais, bien qu'ils eurent à soutenir une dure lutte pour les championnats nationaux, prirent part à de nombreuses rencontres internationales. Leur classe n'est pas sans doute à la hauteur des joueurs professionnels de l'Europe Centrale et Méridionale, elle n'en représente pas moins un niveau moyen d'amateurisme : à preuve la victoire sur la Suède (2:2), la Yougoslavie (3:0) et la Roumanie (5:0).

Après une période de remarquable développement qui a duré plusieurs années, la boxe connaît cette année en Pologne une crise assez sévère. Mais le nombre imposant des jeunes adeptes de ce sport lui garantit un avenir prospère. Voici les résultats de cette année : remis avec l'Italie et la Suède, victoire sur l'Autriche (9:7), et échec honorable avec l'Allemagne (2:14).

Cette énumération, peut-être par trop fastidieuse, ne mettra en relief les travaux accomplis et les résultats obtenus que si l'on tient compte des faits que voici : la Pologne n'a commencé à travailler rationnellement au développement du sport que depuis le moment de la délimitation définitive de ses frontières. Il a fallu commencer par en poser les fondements. Si, après onze ans d'efforts, le sport polonais peut se vanter d'avoir mis à son actif des records du monde, il peut aujourd'hui, sans faire preuve d'un optimisme exagéré, regarder l'avenir avec confiance. Quant à savoir si les résultats atteints jusqu'à ce jour ne sont point l'effet du hasard, il faudra attendre la prochaine Olympiade pour s'en assurer ».

“ L'OISEAU BLEU ”, de Maeterlinck, à Cracovie

Ce fut un événement, quand notre Professeur, Mme la doctoresse Borkowska nous apprit, que nous allions jouer une pièce française sur une véritable scène et devant un public sérieux. Tout le monde était enchanté. Il s'agissait de la réalisation d'une des féeries les plus charmantes, de « l'Oiseau Bleu », de Maeterlinck.

L'occasion s'y prêtait, car le Congrès des Professeurs de Langues Vivantes devait avoir lieu à Cracovie avant Pâques. Alors pour divertir un peu les nombreux participants arrivés de toutes les contrées de la Pologne, de Varsovie, de Wilno, de Lwow, de Poznan, de Gdansk (Dantzig) et de la province, on mit au pro-

gramme : « Maeterlinck. L'Oiseau Bleu, fragments choisis. La représentation aura lieu au théâtre « Bagatela » (un des deux grands théâtres de Cracovie). Les membres du Cercle de Mme Rosa Bailly, organisé par les élèves de Mme Borkowska, interpréteront la pièce ».

Les fragments choisis devaient être joués avant tout par une petite classe qui apprend le français à peine depuis deux ans, mais qui y met tant de zèle qu'elle parle presque couramment et avec une jolie prononciation. Ce sont des fillettes de 11 et 12 ans qui étaient juste bonnes pour les rôles de Tytyl, Sophie Wachtel, de Mytyl, Rose Robaczowska, du Chat, Irène Kwoczynska,



Cercle ROSA BAILLY à Cracovie
(section littéraire)

Au milieu : M^{me} le D^r Borkowska fondatrice,
× Christine Nowak, présidente du Cercle

et du Chien, Hebda Billig. Du reste, toute cette classe prenait part au spectacle dans le beau tableau du « Royaume de l'avenir » ; elle représentait les Enfants Bleus.

Les grandes, c'est-à-dire nous quatre, qui apprenons le français déjà depuis quatre ans, nous avons reçu les rôles de Père Tyl, Eva Grabowska ; Mère Tyl, Annette Kunzek ; de la Fée, Christine Bandrowska, et la sous-signée était chargée de la présentation des personnages. Les autres membres du Cercle ont joué le reste. Les costumes et les décorations ont été empruntés au théâtre Slowacki, ou inventés par nous-mêmes.

Je ne ferai pas mention de tous les efforts, de toutes les peines, les espoirs et les désespoirs qui ont précédé la représentation. Enfin nous nous trouvions costumées et travesties, mais sans souffleur et sans maquillage, en face des coulisses, derrière la scène, séparées du public par la grande toile du rideau. Mon état d'agacement s'apaisa peu à peu à la vue de l'admirable insouciance des petites actrices, qui ne montraient aucune inquiétude.

Le son effroyable des sonnettes nous électrise. On

commence ! Chacune a trouvé sa place, le rideau se lève doucement. Au fur et à mesure que l'action se développait, l'attention se concentra sur le jeu.

Oui : On a éprouvé qu'il ne s'agissait plus de dialoguer. On a commencé à jouer. J'avais l'impression que ces fillettes s'inspiraient beaucoup plus profondément du jeu que les acteurs expérimentés et que cela donnait un effet charmant.

Et le public ? C'était vraiment intéressant de constater comment se forme peu à peu un rapport de sympathie très vive et très cordiale entre la scène et les spectateurs. Le rideau ne nous séparait plus du public ; nous fîmes avec lui un ensemble unique et parfait.

CHRISTINE NOWAK,

V^e classe du Lycée des jeunes filles de Cracovie,
présidente du Cercle français ROSA BAILLY.



Cercle ROSA BAILLY à Cracovie (section enfantine)

Au milieu : M^{me} le D^r Borkowska
× Rose Robaczowska, présidente de la section



L' « OISEAU BLEU » de Maeterlink à Cracovie

Le Chat, Kwoczynska ; le Pain, L. Mazurkiewicz ; le Chien, H. Billig ; la Lumière, G. Faglarz ; la Fée, Chr. Bandrowska ; le Feu, A. Orkan ; l'Eau, Chr. Ilakowicz ; le Sucre, F. Nowagrodzka.

Les Principaux Groupements des "Amis de la Pologne"

